

2024

Le jour où j'ai tué ma mère

by erkan

Je me souviens.

Il faisait gris, presque froid, et nous étions pourtant dans le jardin. Ce devait être le week-end, à l'angle de la maison, le long du mur de pierres où poussaient des groseilles à maquereau. Le ciel plombé roulait si bas qu'il touchait presque le toit, à nous précipiter les vieilles tuiles sur la tête.

Je me souviens.

Les jours d'été, quand nous nous gavions de groseilles, à peine descendus du tricycle. Mission éclair. Vite, vite, avant que l'on nous voit. Et puis revenir dans la partie la plus ensoleillée du jardin, le souffle court et la bouille maculée de jus coulant, collant, sucré, acide.

Je me souviens.

Le vieux garage entrouvert sur ses mystères de tôles rouillées et de choses spectrales entreposées. Le vieux garage où nous n'avions pas le droit d'aller. Le passage de tous les dangers. Entre les groseilles presque ensoleillées et l'ombre des ronces le long des murs si froids, au pied de la fenêtre aveuglée de planches vermoulues clouées en croix.

Je me souviens.

Il faisait gris.

Je me souviens.

Nous n'allions pas encore à l'école. Ou peut-être que si. Mais pas aujourd'hui, mes chéris. Maman restait là des heures, sous ce grand chapeau de paille, au centre de sa robe en corolle, sur la première marche du perron.

Elle disait :

- N'allez pas dans le garage, les enfants !

Nous n'avions pas le droit.

Et aussi :

- Ne vous bourrez pas le ventre de groseilles, vous ne mangerez plus rien à table, sinon.

Mais souvent, elle ne disait rien.

Je me souviens.

Je me souviens des retours de papa, le soir, le sourire aux lèvres et l'œil brillant.

- Je repars tout de suite, disait-il. Je passe en coup d'vent.

Toujours un baiser pour elle. Toujours sa grosse main qui sentait bon le tabac blond dans nos cheveux de même. Papa, des histoires à la pelle. Parfois des babioles pour nous amuser, un ou deux francs de bonbons ou de petits jouets. Toujours comme s'il avait attrapé le soleil et nous l'avait gardé pour chasser les gros nuages noirs accumulés au-dessus de la maison.

Le soleil pour dessécher ses larmes à elle.

Je me souviens.

Elle pleurait souvent.

Elle était triste, la plupart du temps.

Elle se levait parfois, soudain. Elle se ruait dans la maison et s'enfermait dans sa chambre. Alors, nous partions à la chasse aux dragons dans les herbes hautes, au fond du jardin. Parce qu'elle ne voulait pas qu'on la dérange. Parce que, peut-être, une dent de dragon lui ramènerait la joie. Parce que nous ne pouvions pas juste rester là, immobiles, à contempler ce perron vide.

Je me souviens.

De cet été comme permanent sous un ciel gris et bas.

Et de ce froid.

Et puis.

Ce jour étrange. Ce jour d'été où l'on pouvait voir l'hiver venir. Même en sachant qu'il ne viendrait pas. Et que l'automne était une blague.

Ce jour dans le jardin. Dans le passage de tous les dangers, entre les groseilles gorgées de jus et les mystères inquiétants du vieux garage entrouvert. Ce jour, tous les quatre – mais que faisions-nous là ?

Ce jour des questions et des sous-entendus gravés dans les silences comme les ombres froides sur le côté de la maison.

Je me souviens.

Je ne comprenais rien. Pas même qu'il aurait mieux valu me taire. Mais je pouvais sentir l'orage venir et nous étions là comme de vieux chênes attendant la foudre.

Je me souviens.

Arthur, mon double, mon jumeau, mon autre moitié d'âme. Tu n'as rien dit, alors. Tu as su être plus fort. Comme si tu avais mûri pour deux. Tu ne m'as pas suivi. Tu n'as rien dit. Toi qui, d'habitude, était comme un autre moi après moi, toujours dans mon ombre. Mon écho.

Je me souviens.

Des ombres et de la lumière – en négatif.

Les groseilles et le garage.

Maman et papa.

Et les dragons cachés au fond du jardin.

J'ai dit :

- En tous cas, si vous vous séparez, moi je veux vivre avec papa parce que je l'aime.

Et rien d'autre après ça.

Je m'en souviens bien.

Le jour où j'ai tué ma mère.